

---

Catherine Vincent

## **Jean Wirth, *L'image à l'époque gothique (1140-1280)***

Paris, Éditions du Cerf, 2008, 425 p.

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Catherine Vincent, « Jean Wirth, *L'image à l'époque gothique (1140-1280)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 144 | octobre-décembre 2008, document 144-60, mis en ligne le 04 février 2009, consulté le 10 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/20063>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://assr.revues.org/20063>

Document généré automatiquement le 10 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Catherine Vincent

## Jean Wirth, *L'image à l'époque gothique (1140-1280)*

Paris, Éditions du Cerf, 2008, 425 p.

Pagination de l'édition papier : p. 163-274

- 1 Dans ce volume, Jean Wirth donne le deuxième volet d'une trilogie commencée par la publication de *L'image à l'époque romane* (Paris, Le Cerf, 1999) et qu'achèvera *L'Image à la fin du Moyen Âge*, actuellement en préparation. Ce projet d'envergure rejoint l'ambition qui anima Émile Mâle (auquel l'auteur rend hommage tout en prenant ses distances), de proposer une interprétation générale des images médiévales. Il s'agit de comprendre pourquoi l'image, dont la prolifération n'est plus à démontrer à partir du milieu du XII<sup>e</sup> siècle, a acquis « un prestige qu'elle n'avait jamais eu auparavant dans le monde occidental et qu'elle ne retrouvera plus ». Au sein de cette production foisonnante, l'auteur s'attache plus spécialement à l'évolution des représentations du Christ et de la Vierge, dont il rappelle qu'Émile Mâle les avait négligées dans son ouvrage *L'Art religieux en France au XIII<sup>e</sup> siècle*. L'observation porte sur le crucifix qui, à la différence de ce qu'il en allait à l'époque romane, veut alors exprimer la souffrance du supplicié, et sur les représentations de la Vierge, mère portant son enfant ou jeune souveraine des Cieux, couronnée par son Fils, incarnation de l'Église, devenue de la sorte à la fois mère et épouse de son Fils.
- 2 Dans une première partie intitulée « Les scolastiques et l'image », l'auteur expose le statut théologique et épistémologique de l'image à l'époque gothique, à partir des œuvres des grands théologiens des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Reprenant les théories les plus anciennes de la justification de l'insertion des images dans le culte chrétien, il est aussi conduit d'une manière suggestive à mettre l'évolution du statut de l'image en relation avec celles de la théologie eucharistique. De l'adoration de la chair du Christ sous la forme des espèces eucharistiques (transsubstantiation), s'opère un glissement en faveur des images dont la double nature (objet et représentation) est mise en relation avec la double nature humaine et divine du Christ. L'auteur met ensuite en évidence comment les artistes occidentaux, en s'affranchissant de l'influence byzantine et en prenant leurs distances avec les modèles antiques, en sont venus, notamment par le développement de la ronde bosse, à imiter la nature, celle qu'ils avaient sous les yeux qui leur était présentée par le magistère ecclésiastique comme l'œuvre du Créateur. Ils suivent en cela l'« optimisme épistémologique de la période qui fait confiance à l'apparence des choses pour en dévoiler la nature ». L'image se substitue à la personne, manifestant sa présence, comme l'eucharistie le fait pour le corps et le sang du Christ. La troisième et dernière partie, intitulée « L'univers iconographique » démontre comment la logique de l'Incarnation, qui a pour conséquence de ne pas dissocier dans le culte rendu à la personne du Christ la nature humaine et la nature divine, pousse à la floraison d'images qui, fondées sur une esthétique de l'imitation de la nature, dévoilent en celle-ci l'empreinte divine, l'empreinte du Créateur. Une vigoureuse conclusion reprend les grands axes du « système » déployés par l'auteur.
- 3 Comme toute construction systématique, la synthèse de J. Wirth suscitera le débat. Certains pourront s'étonner de voir la figure mariale qualifiée de « déesse-mère » ; d'autres discuteront certaines affirmations hardies. Les données ne sont peut-être pas toujours aussi simples que le voudrait l'auteur. Le mariage chrétien ne naît pas à l'époque gothique (p. 257), même si c'est alors qu'il accède au rang de sacrement : on en trouve les éléments déjà parfaitement définis par les théologiens carolingiens, comme l'a démontré Pierre Toubert dans sa contribution à *l'Histoire de la famille* (Paris, A. Colin). L'horreur des cadavres va de pair avec le développement des sépultures de cœur et d'entrailles chez les souverains et dans l'aristocratie, ce qui suppose de bien macabres manipulations (p. 285). On observera que les images du Christ qui sont analysées sont soit la croix, soit celles qui sont réputées « non faites

de main d'homme » (achéiropoïètes), ce qui leur confère un statut très particulier, d'ordre théophanique, et renvoie au problème de l'absence de reliques directes pour la personne de Jésus (chap. III de la première partie). La question renvoie à la théologie de l'Incarnation, propre au christianisme.

4 Il n'en demeure pas moins que, grâce à ce tableau foisonnant et d'une grande richesse érudite, le lecteur comprend que la floraison des images à l'époque gothique ne relève pas du simple « désir de voir », d'une concession à la « magie de l'image » ou d'une pastorale des illettrés (la trop fameuse et tenace « Bible des pauvres »), mais d'un mouvement qui doit avant tout à la réflexion théologique et philosophique, ainsi qu'aux préoccupations esthétiques et scientifiques des plus grands esprits. Il s'en dégage la mise en évidence d'un authentique humanisme gothique, dont la sculpture en ronde-bosse s'est peut-être fait la meilleure expression et qui se fonde sur une approche résolument optimiste du monde et de son appréhension par la vue, notamment. Faut-il pour autant penser, à la suite de l'auteur, que l'édification de l'église gothique, pensée comme image du paradis, s'est substituée à ce dernier (p. 382) ? C'est au lecteur de trancher en prenant connaissance de cet essai particulièrement stimulant.

---

### ***Pour citer cet article***

#### Référence électronique

Catherine Vincent, « Jean Wirth, *L'image à l'époque gothique (1140-1280)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 144 | octobre-décembre 2008, document 144-60, mis en ligne le 04 février 2009, consulté le 10 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/20063>

#### Référence papier

Catherine Vincent, « Jean Wirth, *L'image à l'époque gothique (1140-1280)* », *Archives de sciences sociales des religions*, 144 | 2008, 163-274.

---

### ***Droits d'auteur***

© Archives de sciences sociales des religions

---